

## Conversation avec Estelle-Sarah Bulle

**Le roman mêle les destinées d'une famille et d'un territoire, un dispositif très romanesque. Certaines œuvres vous ont-elles inspirée?**

Ma principale référence, c'est *Texaco*, de Patrick Chamoiseau. J'avais vingt ans quand je l'ai lu, et il confirmait tout ce que je subodorais sans savoir l'exprimer : la vie aux Antilles est d'un romanesque intense, le créole recèle une profondeur poétique qui est comme une mine d'or qu'on commence seulement à exploiter. Une autre source, plus fantasmagique, est le magnifique film de Marcel Camus, *Orfeu Negro*. Parfois, le Pointe-à-Pitre de mon roman a plus à voir avec ses images de Rio qu'avec la vraie ville de Guadeloupe.

**Vous donnez une large place à la vie dans l'île dans les années 50 et 60. En quoi est-ce une période charnière?**

Les Antilles basculent alors dans une modernité soudaine. Du fait de la petitesse du territoire, tout y arrive brutalement et provoque des bouleversements très visibles : domination de la ville sur la campagne, changement de mode d'habitat, arrivée du tourisme... Ajoutez à cela l'explosion démographique conjuguée à une émigration sans précédent vers la métropole, cela fait de ces décennies une période de forte transition. Pour les enfants d'Antillais nés dans les années 70, elles expliquent le tournant qu'a pris la vie de leurs parents. Nous sommes très nombreux à porter cette histoire-là. On peut y réagir de deux façons : un attachement viscéral et fantasmé pour l'île d'origine, ou la volonté d'occulter ce passé. Dans les deux cas, il en reste toujours un malaise identitaire.

**D'où vient l'incroyable personnage d'Antoine?**

Il est fortement inspiré d'une de mes tantes aujourd'hui disparue. Une femme très libre et indépendante qui suscitait dans la famille un mélange de fascination et de répulsion. À partir de là, je pouvais tisser la trame d'une vie qui s'inscrit dans le décor géographique, social et politique que j'avais envie d'explorer. Dans le roman, Antoine est une femme très attirante, mais qui blesse tous ceux qui l'approchent. Le dénuement dans la campagne antillaise des années 40 et la perte précoce de sa mère l'ont endurcie. Petite fille, elle s'est construit un univers mental étrange où se mélangent une part de mysticisme et une part très prosaïque, qui consiste à s'assurer un toit et un plat pour chaque jour. Le reste – l'amour, les apparences, la sociabilité – ne l'intéresse pas vraiment. Néanmoins, derrière ses négligences et ses maladresses, elle reste droite et fière. Ses aspérités sont à l'image de la Guadeloupe ; une île faite de laideur et de beauté, de douceur et d'âpreté.

**Quel lien entretenez-vous avec la Guadeloupe?**

Des rapports de «négropolitaine». Je me sens très attachée à cette terre magnifique, baignée d'une histoire aux traces encore bien vivantes. Ici, on me renvoie toujours à ces origines avec plus ou moins de bonhomie. Là-bas, on me fait facilement sentir que je ne fais pas partie de la «communauté». J'aurai beau faire sans cesse des allers-retours entre l'île et la métropole, je serai toujours tiraillée entre ces deux pôles. Je le prends comme une richesse, car cela me conduit à observer de l'extérieur tout sentiment d'appartenance,

toute revendication communautaire, toute affirmation péremptoire d'identité. Je crois que c'est une position partagée par bon nombre de personnes dont les origines sont ailleurs qu'à l'endroit où elles ont choisi de vivre.

**La créolité, ça existe? Peut-on parler de communauté antillaise?**

C'est un fantasme toujours réinventé. Les Antilles sont peuplées de gens aux origines européennes, africaines, indiennes, libano-syriennes, chinoises, etc. Tous se mélangent, mêlent les cultures et les coutumes, même si ça ne veut pas dire que tout le monde est accepté dans l'enthousiasme général. Les héros de l'Histoire ne sont pas les mêmes pour les nègres et pour les békés. Aujourd'hui, les choses bougent encore. Beaucoup de métropolitains s'installent en outre-mer avec l'idée que «la misère sera moins pénible au soleil». La «communauté» est en perpétuelle recomposition, avec ses tensions, ses compétitions, ses liens solides avec la France. Il est de plus en plus difficile de parler d'une «communauté antillaise» au plan politique. Au plan culturel, en revanche, la créolité existe bel et bien, du fait même de ces mélanges. C'est d'abord une langue. C'est aussi un décor, une cuisine, une acceptation de l'autre. C'est un phénomène très ouvert, très moderne, qui n'existe qu'aux Caraïbes et sur le continent américain, et qui n'a pas fini de livrer sa puissance.

**Comment avez-vous travaillé la langue de cette longue conversation?**

Tout part du fait que je ne parle pas créole. Mon père ne m'a pas transmis cela. C'est un regret. En revanche, je l'ai toujours entendu parler autour de moi. Lors des conversations entre mon père et mon grand-père, lors de mes séjours en Guadeloupe. C'est une musique que je connais. J'ai donc créé ma propre écriture, réceptive à ce créole diffus, mais fondamentalement française et contemporaine.

**Pour beaucoup, la France d'outre-mer est un tout indifférencié. Souhaitiez-vous faire la peau à quelques clichés?**

Les clichés sont plus forts que la littérature et ils ont un rôle à jouer. Ils servent à se faire une idée de l'autre, c'est toujours mieux que rien. Au centre de mon roman, je voulais surtout qu'il y ait des êtres humains, imparfaits, héroïques ou égoïstes, comme tout le monde. Je voulais qu'ils soient compris en tant qu'individus avant d'être des concepts. Cela dit, c'est vrai que les particularismes empêchent de considérer l'outre-mer français comme un grand tout. Chaque situation est spécifique. Ce roman ne prétend pas aborder ces questions complexes, mais si je parviens à donner une idée de l'expérience antillaise contemporaine, ce sera déjà beaucoup. J'espère aussi qu'il stimulera l'imagination de chacun. Le récit que l'on se fait de ses origines, les rapports entretenus avec sa famille, son pays, sont des thèmes universels. Et j'espère que les lecteurs seront sensibles, tout simplement, à la vie de mes personnages ; leurs amours, leurs déchirures et leurs joies.

# ESTELLE-SARAH BULLE



## Là où les chiens aboient par la queue

«Toute notre histoire prend racine dans cette terre à chimères.»

LIANA LEVI



**Estelle-Sarah Bulle** est née en 1974 à Créteil, d'un père guadeloupéen et d'une mère ayant grandi dans un village traversé par la frontière franco-belge. Après des études supérieures à Paris et à Lyon, elle a travaillé pour des cabinets de conseil puis pour différentes institutions culturelles, dont le musée du Louvre et le parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville. Elle vit dans le Val-d'Oise. *Là où les chiens aboient par la queue* est son premier roman.

© Julien Falsimagne/L'extrait/Liana Levi



**Là où les chiens aboient par la queue.** Dans la famille Ezechiel, il n'y a pas d'autre héritage que la parole. Pas d'argent, car le grand-père, coupeur de canne à sucre au fin fond de la campagne guadeloupéenne, l'a dilapidé en pariant sur les combats de coqs. Pas de terres, car il les a distribuées à tout va. Pas d'albums photo, car la grand-mère est morte trop tôt pour transmettre son portrait à leurs trois enfants : Antoine, Lucinde et Petit-Frère. Ce sont donc les mots de ces trois-là que la petite-fille, une jeune femme née en banlieue parisienne que son identité métisse rattrape, va chercher à capturer au fil de longues conversations. Comme toujours chez les Ezechiel, c'est Antoine, l'aînée, qui mène le jeu. Étrangement belle, un peu baroque (carrément «dek-dek», disent son frère et sa sœur), sans concession envers tout ce qui entrave sa liberté, Antoine a le cœur droit et la mémoire sans faille. Dans un récit bouillonnant, complété par les souvenirs des autres membres de la famille, elle raconte à sa nièce

son incroyable destinée qui épouse l'histoire de l'île dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Se dévoile alors un passé mythique, tout un monde disparu : l'enfance rurale à l'ombre des mornes, les splendeurs et les taudis de Pointe-à-Pitre, l'essor du commerce dans la mer des Caraïbes, les traditions et les croyances, une société hiérarchisée selon les infimes nuances de la couleur de peau... Au fil de l'échange se dessinent aussi l'état d'esprit de toute une génération d'Antillais, «immigrés de l'intérieur» («négropolitains», disent-ils), qui choisiront de s'installer en métropole à la fin des années 60 et le constant sentiment d'entre-deux qui pèse sur eux et sur leurs descendants. Porté par des personnages inoubliables et une langue bluffante d'inventivité, *Là où les chiens aboient par la queue* raconte une Guadeloupe à rebours des clichés, vivante et rebelle.

### Extrait

Hilaire, ton grand-père, traitait ses enfants comme il traitait ses animaux : un verre de tendresse, un seau d'autorité et un baril de « débrouyé zôt' ». Dans ce désert du bout du bourg, il n'y avait que nous et les bœufs. À une demi-heure à pied, sur le chemin principal qu'on ne pouvait pas appeler route, même avec les critères de l'époque, Morne-Galant somnolait, ramassé sur lui-même. Encore aujourd'hui, les Guadeloupéens disent de Morne-Galant : « Cé la chyen ka japé pa ké. » Je te le traduis puisque ton père ne t'a jamais parlé créole : « C'est là où les chiens aboient par la queue. » (...) Moi, à seize ans, j'ai attendu mon heure, j'ai bravé les esprits de la nuit et, au pipirit chantant, j'étais sur la route, partie sans me retourner. Qui sait, je connaîtrai peut-être encore quelques départs, jusqu'à ce que la Vierge m'ouvre les bras et dise de sa belle voix douce : « C'est fini », mais les deux seuls départs qui comptent, c'est celui de Morne-Galant en 1947, et celui de Pointe-à-Pitre vingt ans plus tard, l'après-midi où j'ai pris le premier vol pour Paris, abandonnant tout ce que j'avais bâti.

ESTELLE-SARAH BULLE



## Là où les chiens aboient par la queue

LIANA LEVI

© Felix Augustine, DR.

**Parution 23 août 2018**

Collection « Littérature française »

288 pages. 19 euros  
ISBN 979-10-349-0045-9

Éditions Liana Levi  
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris  
Tél.: 01 44 32 19 30  
editions@lianalevi.fr  
www.lianalevi.fr

Presse : Amélie Dor  
Librairies, salons : Élodie Pajot  
Droits étrangers : Sylvie Mouchès